

LA CRETE DE NIKOS KAZANTZAKI, TREMPLIN POUR L'UNIVERSALITE DE SA PENSEE

Par Athéna Vouyouca

Si Nikos Kazantzaki est un citoyen du monde, conformément à la définition que donnent les dictionnaires, c'est-à-dire quelqu'un qui met l'intérêt de l'humanité au-dessus du nationalisme, c'est parce que ce grand écrivain, crétois et grec à la fois (c'est lui qui donne la priorité à sa qualité de crétois : *Je suis d'abord crétois et ensuite grec*, a-t-il souvent répété), ce grand écrivain donc a su élaborer une pensée qui dépasse largement les frontières de son pays d'origine pour s'étendre à l'humanité tout entière et, au-delà, par son aspect évolutionniste, à tout l'Univers. Il faut souligner également que cette pensée sous-tend chacune de ses œuvres, depuis son poème épique, *l'Odyssée*, jusqu'à son dernier livre, *Rapport au Greco*, son autobiographie spirituelle. J'essaierai de montrer que c'est la Crète qui lui a inspiré certaines notions lesquelles, érigées en principes universels, se situent au cœur même de sa pensée, et qu'en revanche il a intégré la Crète dans sa démarche conceptuelle, mais une Crète idéalisée, sublimée, qu'il a su élever à un niveau universel.

Je vais commencer par un très bref aperçu de l'histoire séculaire et tourmentée de la Crète. Cette grande et belle île, aux confins de l'Europe, a toujours attiré la convoitise de maints conquérants. Habitée dès le 3^{ème} millénaire av. J.-C., elle a connu la présence de plusieurs peuples et de plusieurs civilisations : civilisation minoenne d'abord, qui s'est confondue ensuite, aux environs de 1400 av. J.-C., avec la civilisation mycénienne grâce à la présence des Achéens ; invasion, vers 1100 av. J.-C., des Doriens, ces occupants barbares, qui ont instauré une nouvelle civilisation laquelle a persisté jusqu'après la conquête de l'île par les Romains, entre 68 et 63 av. J.-C. Après la division de l'Empire romain en Empire d'orient et Empire d'occident, commence l'ère byzantine, jusqu'au moment où l'île fut enlevée aux byzantins par les Arabes, en 823. Reconquise par l'empereur Nicéphore Phocas en 961, elle reste byzantine jusqu'en 1204, quand, lors du partage de l'Empire byzantin par les croisés, elle est vendue à Enrico Dandolo, doge de Venise. L'occupation vénitienne a duré pendant quatre siècles et demi, des siècles agités : il y a eu les tentatives répétées des Génois pour arracher l'île aux Vénitiens, les révoltes incessantes de la population grecque et les assauts turcs. Néanmoins, malgré toute cette agitation et malgré la dureté de l'occupant vénitien envers la population autochtone, la Crète, centre commercial important situé entre trois continents, l'Europe, l'Asie et l'Afrique, connaît pendant cette période un grand développement économique, ce qui entraîne, d'une part, un développement urbain considérable avec l'exécution de grands travaux publics (constructions de chaussées, de ports, de remparts, d'aqueducs, de bâtiments publics etc.) et, d'autre part, une vraie renaissance culturelle, renaissance des arts et des lettres. Je rappelle par exemple l'école crétoise de peinture byzantine dont fut issu le peintre célèbre Le Greco, qui n'est autre que le crétois Domenikos Theotokopoulos –c'est d'ailleurs par ce nom, écrit en caractères grecs « Δομήνικος Θεοτοκόπουλος » et suivi de l'indication « Κρης – εποίει » (« Crétois – il a créé »), qu'il signait ses œuvres. Je rappelle également la poésie en dialecte crétois grec qui s'est développée pendant cette période, dont le point culminant fut une œuvre du début du XVII^e siècle, *Erotokritos* de Vincenzos Cornaros, un long poème de 10.000 vers, qui fut pendant deux siècles le poème préféré de tous les Grecs, lu avidement mais aussi transmis oralement de bouche à oreille. A noter encore que le théâtre, représenté par des drames crétois joués dans les grandes villes, prend un grand essor. Malheureusement, ce printemps économique et culturel n'a pas eu de lendemain. Conquise progressivement par les Turcs de 1644 à 1669, l'île sombre dans la sauvagerie, livrée à un occupant inexorable qui ne cherche qu'à la saigner à blanc économiquement, tout en opprimant féroceement sa population. Dès lors

commence une longue série d'émeutes et de révoltes intérieures, suivies de répressions terribles qui conduisent à leur tour à de nouvelles insurrections. Les Turcs font tout leur possible pour terroriser la population grecque : outre les massacres perpétrés répétitivement, des milliers de femmes et d'enfants sont capturés et vendus comme esclaves ; des châtiments exemplaires sont réservés aux chefs de rébellion : en 1770, par exemple, le chef d'une insurrection, le glorieux Daskaloyannis, fut écorché vif. Mais malgré tout, le peuple crétois reste indomptable. C'est sans doute le caractère insulaire de la Crète et sa topographie favorable aux rébellions qui en est la cause, mais aussi et surtout le caractère fier et insoumis de ses habitants forgé par les aventures historiques. En 1821, la Crète se soulève, elle aussi, comme le reste de la Grèce, contre l'occupation ottomane, mais au bout de 7 ans de luttes acharnées elle restera encore sous le joug ottoman, alors que la Grèce sera enfin libérée en 1829 après cinq siècles d'occupation. Tout le long du XIXe siècle, des soulèvements, grands et petits, éclatent dans l'île dont le plus célèbre est celui de 1866-1869 (auquel a participé aussi Gustave Flourens, un grand ami des Crétois qui allait devenir plus tard connu comme membre de la Commune de Paris, pour être sabré finalement, à l'âge de 33 ans, par un gendarme de Thiers). Ce n'est qu'à la toute fin du siècle, en 1898, que la Crète recouvrera sa liberté. Elle sera rattachée à la Grèce en 1913.

Nikos Kazantzaki est né en 1883, dans une Crète en guerre, en pleine effervescence révolutionnaire. On pourrait dire que c'était pour lui une sorte de prédestination d'être né et d'avoir grandi en Crète à ce moment précis, dans une atmosphère belliqueuse, exaltée, héroïque. Des scènes d'horreur, des massacres, des révoltes et des répressions successives : telles étaient les expériences de son enfance et de son adolescence qui l'ont marqué à jamais. Il en parle lui-même dans son autobiographie spirituelle : *Depuis ma naissance je respirais dans cet air féroce, visible et invisible, le combat ; je savais bien de quel côté des combattants était mon devoir et j'avais hâte de grandir pour entrer à mon tour dans la lice à la suite de mon grand-père, à la suite de mon père pour faire la guerre. C'était là la semence. C'est à partir d'elle qu'est né, qu'a déployé ses branches, qu'a fleuri et fructifié l'arbre entier de ma vie... Plus que les écoles et les maîtres, plus profondément que les premières joies que m'a données la révélation que j'ai eue du monde, une émotion vraiment unique a eu une influence incalculable sur ma vie : la lutte entre la Crète et la Turquie. Sans cette lutte, ma vie aurait pris un autre chemin et Dieu, certainement, un autre visage.* Cette lutte était inséparable des qualités remarquables, dont les combattants crétois faisaient la preuve. Leur vaillance, leur ténacité, leur tension d'âme, leur esprit du sacrifice, leur mépris de la mort ont dicté au jeune Kazantzaki un modèle de vie à suivre. Et leur aspiration ardente à la liberté a fait jaillir en lui la passion vigoureuse de la liberté dont il ne s'est jamais départi : *Et ainsi, dit-il dans la Lettre au Greco, parce que le hasard m'avait fait naître Crétois, en un moment où la Crète luttait pour se libérer, j'ai senti depuis ma première enfance qu'il existe un bien plus précieux que la vie, plus doux que le bonheur : la liberté.*

Pourtant, dans sa vie quotidienne, tout n'était pas qu'exaltation, qu'élévation. Héraklion, sa ville natale, ne cessait d'être une ville provinciale, où vivait une société archaïque, où sévissaient des idées rétrogrades, des préjugés sociaux, des superstitions de toute sorte. L'attachement à la tradition, en tant que répétition stérile du même, la foi orthodoxe nécessairement liée à une obéissance aveugle au dogme officiel, et même le nationalisme exacerbé qui y régnait avec son risque d'isolement des consciences dans les limites étroites du patriotisme et de la nation auraient pu être pour lui autant de pièges capables de le reléguer dans une vision du monde étroite et stagnante, lui préparant probablement un avenir d'écrivain régionaliste ou de chanteur national : tel a été le cas pour plus d'un écrivains et poètes grecs de son temps. Il n'en fut rien. Kazantzaki était assez perspicace pour se rendre compte assez tôt de ce risque. C'était vraiment un risque pour lui, car dès son plus jeune âge il se sentait différent de ses semblables, il avait le sentiment d'une vocation privilégiée. Encore plus, il avait, il a toujours eu, le goût du sublime.

Pandélis Prévélakis, son commentateur et biographe principal, affirme que Kazantzaki lui a confié que, jeune enfant encore, il s'écriait au ciel : *Eh Dieu, fais-moi Dieu !* À noter que Kazantzaki a inséré cette expérience dans son essai autobiographique *Le Banquet*, dans son poème épique *L'Odyssée*, ainsi que dans son roman *La liberté ou la mort*. Il est vrai que les circonstances l'ont beaucoup aidé à échapper à la médiocrité et à la stagnation intellectuelle. En 1897, lors de la dernière révolte des Crétois, sa famille se réfugie à l'île de Naxos. Kazantzaki aura alors l'occasion, à l'âge critique de 14 ans, de fréquenter pour trois ans une école française, l'Ecole commerciale de la Sainte-Croix, dirigée par des frères franciscains. Ce sera pour lui une initiation éblouissante à la civilisation et à la culture occidentales. *Ce fut, nous dit-il dans la Lettre au Greco, le premier bond, le plus décisif de ma vie spirituelle. Une porte magique s'est ouverte dans mon esprit qui m'a fait entrer dans un monde ahurissant. Jusqu'alors la Crète, la Grèce, était une aire étroite où mon âme était enserrée et luttait ; alors le monde s'est élargi... Jusqu'à cet instant, je devinais mais ne savais pas si positivement que la souffrance et l'effort sont des compagnons de vie et de combat non seulement du Crétois mais de chaque homme.* Il partira de Naxos non seulement en remportant tous les prix -car il fut le premier dans cette école, un phénomène de soif de connaissance et d'assiduité-, mais encore et surtout en ayant pris pleinement conscience de l'immensité du monde des idées qui dépassait largement la Crète ou la Grèce. À partir de ce moment, il se sent de plus en plus à l'étroit à Héraklion, il étouffe dans les cadres trop restreints de la vie provinciale. Plus tard, lors d'un de ses retours en Crète, il s'exclamera : *La Crète est bonne juste pour prendre son élan ; au bout de quelques mois elle était devenue trop étroite pour moi ; les rues avaient rétréci, la maison paternelle rapetissé, les basiliques et les œillets d'Inde de la cour avaient perdu leur parfum.* Il va consolider son affranchissement de la Crète -et de la Grèce en général- en se tournant vers les grands courants d'idées, philosophiques, politiques, scientifiques de son temps, qui étaient en train de se développer ailleurs, en Occident, loin de la Crète et de la Grèce, lesquelles n'avaient rien à lui offrir sur ce plan. C'est ainsi qu'adolescent encore, il fut bouleversé par la théorie de l'évolution de Darwin qui a ouvert, selon son propre mot, une *grande blessure* dans son âme, parce qu'elle lui a appris, comme il le formule d'une manière si évocatrice dans la *Lettre au Greco*, que l'homme n'était pas la créature chérie, privilégiée de Dieu, que Dieu n'avait pas soufflé sur lui, ne lui a pas donné une âme immortelle, qu'il était, lui comme les autres, un maillon de la chaîne infinie des animaux, petit-fils, arrière-petit-fils du singe. Tel fut son premier éloignement de la foi orthodoxe. Notons ici que Kazantzaki fut le premier à traduire intégralement en grec l'œuvre célèbre de Charles Darwin *De l'origine des espèces*. Cette rupture avec la religion de ses ancêtres fut achevée lors de ses études postuniversitaires à Paris, en 1907-1909. Dans cette grande capitale occidentale, le jeune Crétois a eu la chance d'assister aux cours d'Henri Bergson au Collège de France. Il était singulièrement préparé par le darwinisme à assimiler la philosophie évolutionniste de Bergson. Or, paradoxalement, l'enseignement de Bergson l'a aidé à se détacher du déterminisme darwinien. Dans le prologue d'*Alexis Zorba*, il écrit : *Bergson m'a libéré des angoisses insolubles qui me tyrannisaient dans ma première jeunesse.* Car, comme le dit Colette Janiaud-Lust, biographe de Kazantzaki, Bergson lui a appris qu'il restait une place à la liberté, puisque l'élan vital n'avait rien de machinal ; l'homme n'était pas un animal transformé ni l'animal une plante transformée. C'est justement le bergsonisme, cette vision dynamique du perpétuel devenir sous la poussée de l'élan vital, qui a conditionné plus que tout autre courant d'idées sa pensée. Notons encore que Kazantzaki fut le premier à présenter la philosophie de Bergson en Grèce, dès 1912, quand les intellectuels grecs n'avaient encore aucune idée de l'enseignement du grand philosophe français. À Paris également il a connu la philosophie de Nietzsche, qui, elle aussi, a influencé profondément sa pensée. Un philosophe français, Jules Chaix-Ruy, dans son ouvrage sur *La pensée de Nietzsche*, dit que « de tous ceux qui ont médité sur l'œuvre de Nietzsche... peut-être Nikos Kazantzaki est le plus proche de sa pensée. » De l'enseignement de Nietzsche, Kazantzaki retiendra surtout certaines notions qui le préoccupèrent sa vie durant, la faillite de la civilisation occidentale, la conquête

de la liberté par l'affranchissement des valeurs établies, le nihilisme optimiste ou dionysiaque, l'affirmation totale de la vie... C'est donc essentiellement à partir de ces deux influences fondamentales, auxquelles s'est ajouté plus tard, paradoxalement, le bouddhisme, -j'y reviendrai- qu'il a élaboré son propre système de pensée, enregistré une fois pour toutes dans *Ascèse-Salvatores Dei*, un court essai philosophique, cognitif et théologique de 90 pages. Cet ouvrage, écrit en 1922 et publié en 1927, contient dans un style lyrique, fervent et concis l'ensemble de sa pensée qui remet tout en cause *pour donner*, selon son mot, *un nouveau sens à la vie, un nouveau sens à la mort et consoler les hommes*. On y retrouve aussi son effort de réconcilier l'action et la contemplation en unissant des idées spéculatives à des règles pratiques. Il s'agit d'une nouvelle vision du monde et de l'existence humaine qu'il a eu l'ambition démesurée de vouloir introduire comme une règle de vie capable de pousser l'humanité à accéder à un plus haut degré sur l'échelle évolutive. C'est ainsi qu'on y retrouve une vision du monde nouée autour de l'image d'un Dieu mystérieux, invisible, que nous portons au plus profond de nous-mêmes et dont l'existence nous est révélée par notre intuition –notre *œil intérieur*, selon le langage kazantzakien. C'est un Dieu qui est création continue, action, liberté. Inspiré de l'élan vital bergsonien, il s'efforce sans répit de transmuier la matière, en passant par les plantes, les animaux et les hommes pour faire avancer la vie vers des formes de plus en plus supérieures. *L'essence de mon Dieu, c'est la LUTTE*, dit-il (le mot *lutte* est en majuscules dans le texte). Il s' imagine en plus que son Dieu est en péril et attend son salut de l'homme (d'où le sous-titre d'*Ascèse, Salvatores Dei*, « Les Sauveurs de Dieu »). *Dieu est en péril*, dit-il. *Chair de notre chair, il est en nous et risque tout. Nous sommes un. Du vermisseau aveugle dans les profondeurs de l'océan jusqu'au flamboiement immense de la voie lactée, c'est le même être qui lutte et risque : l'Univers. Non, Dieu ne nous sauvera pas ; c'est nous qui sauverons Dieu par la lutte, par la création, par la transformation de la matière en esprit*. On voit donc que Kazantzaki rend l'homme solidaire de tout l'univers, en l'investissant de la responsabilité suprême de venir à l'aide du Dieu d'*Ascèse*, de contribuer par son effort incessant à la tâche éternelle de ce Dieu de transmuier la matière.

Inutile de dire que ce credo utopique de Kazantzaki est resté strictement un mythe personnel. Il n'a réussi à convertir personne à ses vues grandioses. L'appel aux armes d'*Ascèse* n'a eu aucun retentissement ni lors de sa première publication, en 1927, ni lors de sa deuxième publication, en 1945, laquelle comprenait un dernier chapitre que Kazantzaki avait ajouté en 1928, un prolongement difficile à lire et à soutenir, d'inspiration bouddhique, qu'il avait annoncé à son ami Prévélakis dans une lettre envoyée de la Russie : *Je corrige aujourd'hui l'Ascèse. J'ai ajouté un petit chapitre : Silence. Bombe qui secoue tout entière l'Ascèse. Et qui va exploser dans le cœur de très peu d'hommes*. Il s'agissait, en fait, de sa conclusion que derrière les phénomènes l'unité métaphysique n'existe pas. *Et cet Un n'existe pas* : c'est la toute dernière phrase d'*Ascèse* dans sa forme définitive.

Kazantzaki s'est rendu compte assez tôt du caractère chimérique de cette entreprise téméraire de rédemption du monde et de soi-même. Il cherchera désormais son salut du côté de sa vraie vocation qui était la création littéraire. Dans un texte des années 1930, il écrit : *J'ai cessé d'associer le sort de mon âme, son salut, au sort de n'importe quelle idée. Je sais que les idées sont inférieures à une âme créatrice*. Il dira encore : *Mon but quand j'écris n'est pas la beauté, c'est la rédemption*. Il se consacre donc, pour le reste de sa vie, définitivement et exclusivement, à la création de son œuvre. Et si l'appel aux armes d'*Ascèse* n'a pas eu l'accueil qu'il espérait, il n'en est pas moins vrai qu'il est parti de son petit ouvrage de 90 pages qui contient toute sa pensée pour engendrer une œuvre immense : *Comme vous savez, ce fut la graine d'où a fleuri toute mon œuvre ; tout ce que j'ai pu écrire par la suite ne fut qu'un commentaire et une illustration de l' « Ascèse »*, dira notre auteur dans une lettre à un de ses traducteurs. En effet, tous les commentateurs de Kazantzaki s'accordent à dire qu'*Ascèse*

constitue la clef de toute l'œuvre kazantzakienne. À une différence près : il a su introduire dans ces grands romans, à côté des idées entamées dans *Ascèse*, une thématique inspirée de notions de justice sociale ou de liberté nationale. N'empêche que ce qui importe le plus pour le héros kazantzakien, plus que ses luttes sociales ou nationales, c'est son aventure existentielle esquissée déjà dans *Ascèse*. C'est ainsi que dans chacune de ses œuvres, dans son poème épique, ses tragédies et ses grands romans le héros, obéissant à l'appel au secours de ce Dieu kazantzakien (et bergsonien) part à l'assaut pour briser ses frontières, c'est-à-dire sa nature, sa condition humaine afin de se dépasser, de dépasser les limites de l'homme et accéder à une forme de vie supérieure. Il est toujours un combattant qui mène une « *lutte incessante et impitoyable* » pour transformer la matière ou la chair en esprit, selon le mot de notre auteur, une sorte de leitmotiv qui revient sans cesse dans ses écrits. Pour atteindre ce but sublime, le héros kazantzakien fait preuve de qualités exceptionnelles, de la noblesse de ses buts, de son désintéressement total, de sa témérité. Et il se fait toujours (à l'exception de Zorba le terrestre) une vie d'ascèse que sous-tend son mobilisme continu, sa disponibilité permanente au combat, sa tension d'âme qui ne connaît pas de répit : *Si tu brûles debout, tu es sauvé ; si tu es resté collé à Terre, tu es perdu*, dit notre auteur. Il doit prendre des risques, il doit passer par de dures épreuves, réprimer ses désirs. Encore plus : il doit tenter au-delà du possible, l'impossible. Dans le préambule de la *Lettre au Greco*, Kazantzaki entend en rêve le peintre célèbre, son aïeul mythique, lui donner cet ordre paradoxal : *-Va jusqu'où tu ne peux pas !* Une idée qui revient avec obstination dans son oeuvre.

Etroitement liée à la notion de l'ascèse est celle de la création, qui est en fait une ascèse, un effort pénible du créateur de se surmonter, de se hausser au-dessus de lui-même. Le créateur tient une place centrale dans l'œuvre de Kazantzaki. Derrière l'acte de création, il y a la même force créatrice qui active l'univers entier. *Le créateur est l'avant-garde de Dieu*, dit-il. Toute forme d'art est glorifiée dans son œuvre : les arts plastiques, la musique, la danse. Mais le degré le plus élevé de la création dans l'univers kazantzakien, c'est la création poétique, dans un sens large. Car, selon lui, *avant l'action, au commencement était le Verbe, le fils unique de Dieu, la semence qui crée le monde visible et invisible*. Par la parole, l'homme créateur peut égaler le Dieu créateur : *Dieu*, dit notre auteur, *a pris de la boue et a façonné le monde, moi j'ai pris des mots*.

Le fruit suprême de l'ascèse et de la création est la liberté, vers laquelle s'achemine le héros kazantzakien, en gravissant « *exténué la montagne abrupte de sa destinée* ». Par son ascèse, le héros est libéré de la contrainte de la matière, ainsi que de l'asservissement à ses passions, alors que par son action créatrice il est libéré en accédant à la totalité créatrice ouverte.

Or, il y a pour le héros kazantzakien une dernière étape à franchir, d'inspiration bouddhique certainement : il doit, en surmontant tout espoir et toute crainte, se « *libérer de la liberté* ». Ulysse, le héros de l'*Odyssée* de Kazantzaki, sort des pages de ce poème épique pour faire son apparition à la fin de la *Lettre au Greco* et déclarer à son créateur : *Tu t'es délivré de la délivrance, c'est la plus haute prouesse de l'homme. Il est achevé ton temps de servitude dans l'espoir et dans la crainte, tu t'es penché sur l'abîme, et tu n'as pas eu peur. À présent nous partons. Sans bateau, sans mer, sans corps. Libérés de la liberté. Au-delà de la liberté*. Une telle liberté absolue ne peut que coïncider avec la mort. Ce même Ulysse, le héros kazantzakien par excellence, meurt, « *libéré de la liberté* », dans l'immensité glacée de l'Antarctique : *En route, le gars ! Le vent de la Mort souffle en poupe !* -c'est le dernier vers de l'*Odyssée*. Rappelons également que Kazantzaki a fait inscrire sur sa tombe en Crète : *Je n'espère rien, je ne crains rien, je suis libre*.

Une question s'impose à mon avis : est-ce qu'on peut dire que c'est son expérience du dynamisme des luttes crétoises qui s'est ajoutée à ses influences philosophiques pour inspirer à Kazantzaki une vision aussi dynamique du monde et de l'existence humaine? C'est possible. Quoi qu'il en soit, il est certain que tous les grands thèmes déjà entamés dans son essai lyrico-philosophique et développés plus tard dans tout le reste de son œuvre, telles les thèmes nodaux de la lutte, de la liberté, des qualités sublimes de l'homme combattant, étaient toujours là, depuis sa jeunesse crétoise, toujours présents, obsédants, imprégnant son âme et son esprit. Seulement, dans sa pensée, toutes ces valeurs s'affranchissent de leur contexte étroitement local ou national pour être transmuées en valeurs universelles.

Or, ce que la Crète lui a offert, il a su le lui rendre avec générosité, en l'immortalisant dans son œuvre. Dans tous ses écrits on retrouve une Crète au-delà de la réalité historique, une Crète sublimée, idéalisée. Il admet lui-même cette idéalisation en parlant à propos de son roman *La liberté ou la mort*, cette vaste fresque de la Crète et de sa lutte contre les Turcs : *Il est certain que le ton de mon livre dépasse la vérité... ce n'est pas une œuvre réaliste, qui décrit avec une exactitude psychologique et des proportions humaines les propos et les actes de ses personnages. « La Liberté ou la mort » est une œuvre épique... et le surnaturel est la mesure naturelle de l'épopée.* Il s'agit d'une Crète qu'il a non seulement sublimée mais encore intégrée dans sa propre démarche conceptuelle. Écoutons un peu sa voix quand il parle du monde crétois tel qu'il se l'est approprié : *J'ai senti que j'avais en moi une force qui ne m'appartenait pas, une force plus haute que moi-même et que c'est elle qui me dirigeait. Maintes fois j'ai été prêt à m'avilir, mais cette force ne me laissait pas faire : la Crète. ... Il y a en Crète une flamme – disons une âme-, quelque chose qui dépasse l'âme et la mort, et qu'il est difficile de définir. Il y a cette fierté, l'obstination, la vaillance, le dédain, et en même temps autre chose, ineffable, incommensurable, qui fait que tu te réjouis d'être un homme. ... Le mystère de la Crète est profond. Celui qui met le pied sur cette île sent une force mystérieuse, chaude, pleine de bonté, se répandre dans ses veines, et son âme grandir. ... Amour de la liberté : ne pas accepter, même pour gagner le Paradis, d'asservir son âme, jeu de bravoure, être au-dessus de l'amour et de la souffrance, au-dessus de la mort ; briser les moules anciens, même les plus sacrés, quand ils sont devenus trop étroits pour vous –voilà les trois grands commandements de la Crète.* Pour notre auteur, naître Crétois, c'est être appelé à une noble destinée : *« Des hommes simples, des paysans crétois, suivant l'impulsion du fond de leur être, gravissent sans perdre haleine les plus hauts sommets où puisse atteindre l'homme : la liberté, le mépris de la mort, la création d'une loi nouvelle. C'est ici que se dévoile à nos yeux l'origine de l'homme, plein de noblesse. »* Ce serait encore la Crète qui aurait inspiré à Kazantzaki sa quête de l'impossible : *Voilà ce que j'ai été éternellement, voilà ce qu'éternellement je serai : un homme que cette terre a créé, façonné, qui n'a pas reculé devant la souffrance ou la peur, qui a obéi aux ordres inhumains qu'elle lui donne. Va au-delà du possible, lui dit-elle, retourne où tu as échoué, ordres que seul un Crétois peut entendre, et dont il ne peut rendre compte qu'à un Crétois.* C'est la Crète même qui l'aurait incité à la création littéraire : *Tous les cris qu'à travers les siècles avec ses hommes, ses montagnes et ses mers écumantes qui l'entourent, de tout son corps et de toute son âme, la Crète a poussés, mon devoir est de les transformer en une parole parfaite.*

Or, ce qui est vraiment étonnant, c'est que Kazantzaki, tel un prestidigitateur habile, a su introduire le néant bouddhique dans l'univers crétois, malgré la question qu'il s'est posée : *Que vient-il faire Bouddha en Crète ?* Il affirme donc, contradictoirement à cette question, que les luttes des Crétois avec le taureau qu'il avait observées sur les peintures de mur à Cnossos lui auraient révélé sa vérité suprême, le *Regard crétois* comme il l'a appelé : c'est avec ce regard, dit-il, que l'homme devrait contempler l'abîme, sans crainte et sans espoir, mais aussi sans impudence, debout au bord du gouffre. Mais il est allé encore plus loin. Il a osé mettre dans la

bouche du Capitaine Michel, le personnage principal de *La Liberté ou la mort*, ce guerrier crétois inflexible et intransigeant, qui n'aspire qu'à la libération de la Crète, ces étranges paroles : *Il jura et serra si fort la pierre qu'il tenait dans sa main que sa paume se remplit de sang. Ses lèvres, ses sourcils, ses yeux s'animèrent, pendant quelques instants. Il regarda ses compagnons autour de lui, les Turcs en bas, et en haut, le ciel désert... 'La Liberté ou la Mort ? La Liberté e t la Mort ! Voilà ce que je dois écrire sur mon drapeau. C'est ça le véritable drapeau d'un combattant ! La Liberté e t la Mort ! La Liberté e t la Mort !'* (les trois « et » sont soulignés dans le texte).

Que dire pour conclure ? C'est le monde crétois qui a donné à Nikos Kazantzaki une première poussée pour qu'il accède à l'universel. Mais, paradoxalement, c'est en s'éloignant de ce monde, physiquement et mentalement, c'est en brisant ses attaches avec lui pour les dépasser qu'il a été en mesure de le sublimer et de l'intégrer dans sa pensée universelle. Sans ses bagages philosophiques acquis ailleurs, la Crète ne serait restée qu'une aire de luttes nationales, écho lointain de ses premiers pas dans la vie, et rien de plus.

Quoi qu'il en soit, il lui est resté fidèle jusqu'au bout. Je me permets de finir en citant ce qu'il a écrit peu avant sa mort dans la *Lettre au Greco*, œuvre posthume : *Je serre calmement, avec compassion, une motte de terre crétoise dans ma main. Je la conservais toujours avec moi à travers toutes mes courses errantes, et dans les grandes angoisses je la serrais dans ma main et ma main prenait force, une grande force, comme si je serrais la main d'un ami bien-aimé. Mais à présent que le soleil s'est couché et que la journée du travail s'est achevée, qu'ai-je à faire de la force ? Je n'en ai plus besoin. Je tiens cette terre de Crète et je la serre avec une douceur, une tendresse et une reconnaissance inexprimables, c'est comme si je serrais dans mes mains, pour en prendre congé, la gorge d'une femme bien-aimée. Voilà ce que j'ai été éternellement, voilà ce qu'éternellement je serai, l'instant est passé comme un éclair où tu as été mise sur le tour, terre sauvage de Crète, et où tu es devenue un homme combattant.*